



**Jules EYNAUDI
et le dialecte niçard**

par Louis CAPPATTI

Conférence faite à la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes, le 14 Janvier 1937

I

JULI

Jùli Eynaudi naît, en 1871, dans notre vieille ville, entre les rues Droite et Centrale, à cette rue de l'Arc aujourd'hui vouée à Benoît Bunico. Les premiers tableaux, qui éblouissent ses yeux d'enfant, sont la placette Sainte-Réparate, ceinturée de hautes murailles vétustes, où s'ébat la marmaille criarde, les ruelles qui dévalent du Château, les murailles sordides pavoisées de haillons versicolores. Le petit regarde passer le flot des citadins et des villageois qui vont au marché, les ménagères qui s'arrêtent pour marchander aux étalages, toute la petite vie. Il entend sonner le bourdon de la cathédrale. Dans un décor de théâtre italien, il considère les mêmes bonnes gens qu'il a croisées si vivantes, mystérieusement immobiles. Bientôt, au quai du Midi, il s'intéresse aux pêcheurs qui tirent barques et filets sur la plage de galets bleus, aux ébats des gamins dans l'eau. Des bastions, il va découvrir les coteaux d'oliveraie et de pinède, mais son observation ne s'attarde pas. C'est auprès de la vieille âme de pierre de sa cité qu'il retourne aussitôt blottir son frêle cœur.

Le père d'Eynaudi est tailleur d'habits, issu d'une lignée de tailleurs, toujours avide de s'instruire et de répandre ce qu'il vient d'acquérir. Il est de Savigliano, où ses ancêtres ont eu pignon sur rue, ainsi que siège au corps de ville et se sont passés l'enseignement du latin de génération en génération. Il a franchi les monts avant 1860 et s'est pris d'amour pour le pays où il a mené à bon port son existence. L'annexion venue, il est resté rivé au terroir devenu le sien et s'est trouvé Français. La mère d'Eynaudi est une Niçoise de la Roya, des familles Orselli et Orenge de Breil. De la race de son père, l'enfant tirera l'amour du lent labour de son champ intellectuel, l'esprit positif, un don d'observation des plus rares. A sa mère, née dans le Comté d'où jaillit l'humour pour différencier ses gens de ceux d'outre-monts, il devra cette pointe d'ironie avec laquelle il se plaît à saluer le cours des choses et la mobilité des êtres.

Jùli est mis à l'école municipale de la rue Saint-François-de-Paule, la seule qu'il y ait alors à la vieille ville. Ses parents parlent niçois, ses camarades aussi. Rien ne lui paraît plus naturel. Comme son entourage, il poursuit de l'épithète de faïoù ces étudiants du lycée qui parlent hors des cours le français, des poseurs, il n'en saurait douter.

Devant le livre, Eynaudi ne tarde pas à faire comme un serment. Il scrutera le mot jusqu'à sa plus profonde vérité. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas le terme qui fixe les idées abstraites, mais le concret, celui qui désigne le plus exactement possible le cadre et la vie familiers.

Le petit est suivi par la sympathie intellectuelle de son père, qui lui donne le goût des arts, ainsi qu'à son frère, Jean-Baptiste, qui sera architecte et jouera même un rôle dans l'organisation des Salons de Nice. Assidu, il est agrégé au cours supérieur. A quatorze ans, il entre comme typographe à l'imprimerie de L'Eclaireur du Littoral.

Ces premiers tableaux le hanteront toujours, car la constance est la dominante du caractère de Jùli. Il s'expatriera quelques dimanches à Villefranche à Cimiez ou à La Trinité-Victor. Le service militaire l'enverra trois années en Corse, la guerre l'emportera à Bonifacio, puis le long des voies ferrées de la Haute-Marne, son esprit restera meublé des impressions initiales. Après avoir longtemps installé son foyer auprès des murs du Jesu, il a dû camper sur les hauteurs lointaines de Saint-Sylvestre. Le voici aujourd'hui en Riquier. Je gagerai qu'il doit parfois disparaître mystérieusement. Il va observer les placettes aux herbes, les ruelles, les pourrissoirs, la stupeur de midi et les chansons acerbes qui flottent dans l'or bleu du soir. Il va visiter, recueilli, un escalier dont la statue s'ennuie, un îlot de fraîcheur, la cathédrale. Il se retrouve dans sa nation, errant au gré du labyrinthe des ruelles, devant les petits tapageurs et ces placides ménagères qui s'expriment toujours en dialecte.

— Qui ne se rappelle, dit Eynaudi, les beaux temps passés à l'école de Mme Bourlandi, près de la chapelle de la Croix! — Mi véu encara emb'ai braia à carrèu blu e bartèla de cimoussa, dubertura darrié e la camia à l'oste, la casquèta à batèu, lou cavagnoù de vèse loungourut, bigarrat, emb'au cubecèu que viràva autour de la maniha. Cette garderie coûtait aux parents un sou par jour.

Qui ne connaît Eynaudi au Babazouc et à la Rouacha où, souvent, la seule épithète Jùli le salue? Petit, élancé et vif, quoique badaud et d'une apparente nonchalance déhanchée, pipe aux lèvres, le feutre mou sur une oreille, l'ample lavallière nouée sous le menton, longtemps blond aux yeux bleus, il a prodigué, sous de petites moustaches, ce sourire dont les rides ne peuvent s'accuser jusqu'au sarcasme, ces regards à la fois tendres et volontaires sur une face de douceur réfléchie, ce verbe toujours pittoresque,

souvent railleur, flagellant parfois ces contemporains de mots crus, mais prompt à faire retour à la contemplation amusée des choses, inapte à rester dans la violence qui est un mal.

Eynaudi est demeuré, au cours de sa vie, ce qu'il était enfant. Ses cheveux ont pris une blancheur luisante; son cœur n'a pas été gagné par l'âge. Il fuit toujours les extrêmes. La mer est un abîme, la montagne un désert. Pourquoi affronter des dangers, quand l'oasis qui vous accueille est si enveloppante?

Les religions n'ont pas posé devant la route d'Eynaudi l'attrait de leur mirage. Qu'advient-il après la mort? Baste! L'existence est trop courte pour qu'elle autorise la dispersion des efforts. Elle se borne, pour lui, à soigner un jardin, celui du mot, à y rendre les plantes toujours plus vigoureuses, les fleurs toujours plus vives dans des parterres toujours plus ratissés. Ce qu'il faut ici-bas, c'est, par sa culture et par sa maîtrise, devenir de plus en plus intelligent, préparer à son intellect une forme dernière qui lui vaille un bel enterrement. Il dit volontiers en plaisantant:

— Quoura siès bèstia es pèr de tèms, quoura siès mouort es pèr touplen.

Les prêches des panacées sociales, les pompes où le préfet religieux flanque le préfet civil, les exhibitions des charlatans politiques, Eynaudi ne s'en préoccupe guère. Les siècles ont toujours reproduit le même spectacle sous une apparente variété. L'humanité n'est peut-être qu'une masse veule menée par une bande de surexcités qui sont presque des fous.

En 1907, Eynaudi, changeant de gagne-pain, devient, à la Bibliothèque municipale de Nice, auxiliaire de M. Eugène Jaubert, puis en 1909 de M. Joseph Levrot. Quel curieux de notre passé ne le connaît, à ce titre? Avec une complaisance extrême, que de recherches il a favorisées, que de conseils il a donnés, que de pages niçoises ont paru sous un autre nom que le sien! A combien de coucous a-t-il contribué à faire le nid!

Il a été un des organisateurs de la Bibliothèque circulante Nice-Est, inaugurée le 16 juin 1936, et en est resté le délégué.

Je me présentai pour la première fois à Eynaudi en 1912. C'était à la Bibliothèque municipale, qui se trouvait alors rue Saint-François-de-Paule, dans la pénombre du premier étage, devant les étagères de livres hissant leur échafaudage jusqu'au plafond. Avec un sourire de bonhomie, il me parla de sa prédilection pour la Vieille Ville, où, parmi les couleurs de la Provence et de Gênes, il se plaisait à chercher la teinte purement niçoise. Il m'exposa son effort pour que demeurassent le caractère et la langue du Comté, les espérances qu'il fondait sur son Armanac, organe populaire.

Discret, d'une modestie extrême, Eynaudi eut mon attention. Jamais il ne m'était apparu aux cérémonies officielles. Qu'on était loin, avec lui, de ces exhibitionnistes, déserteurs des réunions laborieuses, qui surgissent à l'heure de la Marseillaise au milieu des journalistes et des photographes. Eynaudi avait la foi et travaillait dans le mystère.

Il m'entretint de sa douleur que, lentement, notre passé s'effaçât. Les ultramontains envahissent les ruelles tortueuses du Vieux-Nice et les jardins d'orangers de notre banlieue sont saccagés pour édifier des casernes militaires et civiles. Cet humble se passionnait de la vie de sa ville et il connaissait bien des secrets de son cœur multiple.

Je ne sais pourquoi, dans la pénombre de cette bibliothèque, quand le crépuscule gagnait la rue Saint-François-de-Paule, une immense tristesse m'envahit. Devant ces étagères de livres où les temps révolus criaient contre l'oubli, je songeai que notre pays d'antan s'insurgeait contre sa mort.

Un souvenir douloureux me domina. Je me revis aux funérailles d'un étudiant de mes amis. C'était à Paris, loin des siens. Un cortège officiel l'accompagnait à sa dernière demeure. Cette suite, avec des rangées de gens masqués de faces de commande, semblait une parade. Silencieusement, une jeune fille, une midinette pleurait parmi tout ce monde. Au moment des discours, elle s'en alla et nul ne sut qui elle était. Peut-être seule avait-elle connu l'âme et le charme du disparu et pleuré sur lui de vraies larmes?

Dans le pompeux cortège de la cité, pensai-je, Eynaudi ne représente-t-il pas l'obscur, le sincère? N'y a-t-il pas une analogie entre lui et cette jeune fille du peuple que nul ne connaît et qui a de vrais frémissements cachés dans la froide majesté d'un important cérémonial?

II

LE DIALECTE

Une observation s'impose. Le niçois et le provençal sont deux langues d'oc. Eugène Caïs de Pierlas souligne, dans son *La Ville de Nice pendant le premier siècle de la domination des Princes de Savoie*, que le fait ne saurait être discuté, puisque oc exprime encore oui dans les documents locaux de 1482. Rancher, qui, en 1822, provoqua le renouveau du dialecte par l'écllosion de sa première œuvre de

longue haleine, affirme aussi la ressemblance du patois niçard avec le provençal. Joseph Garibaldi, qui estimait que contester l'italianité de Nice, c'était nier la lumière du jour, reconnaissait que si ses concitadins passaient souvent pour Français, c'était que leur langage, étranger à l'Italie, s'apparentait à celui de Marseille.

Quoi qu'il en soit, les deux langues se présentent aujourd'hui différentes.

Les terminaisons des mots ne sont pas les mêmes. Le Provençal dit la fremo, le Niçois la frema.

La maison est à Nice la maison, à Arles l'oustau.

Comparons: Li Alpa, li Aups; lou lùssi, lou lusso; la cirietà, la cirieso; l'isola, l'isclo; la lega, la ligo; la maigrana, la miougrano. Nous disons l'aë et non pas l'ase, lou rain et non lou rasin, car le niçois a une tendance à l'hiatus.

La carotte est dans notre dialecte, lou gnif, la tonsure la chèlica. On dit courre li joia, prendre part à la course en vue d'un prix; mourrelec, fin gourmet; la zinzaliera, la moustiquaire; bouana sera, l'aria. Ces mots ne se retrouvent pas outre-Var.

On peut affirmer que sur dix mots niçois, huit sont frères du provençal et deux tirés du Piémont ou de Gênes.

L'accent sur l'antépénultième se rencontre plus fréquemment chez nous qu'en Provence.

Lu tàperi, disons-nous, et les Provençaux lu tapéri; Pèssegue, Pességue.

Le Dictionnaire de la Langue Niçoise signale au mot prononciation:

— Le tempérament phonique du nissart diverge de celui du provençal. Le provençal a des finales en o, non accentuées et même muettes, qui font de ce langage un parler oxytonique, sous le rapport des mots originaires en a. Le niçois, au contraire, a conservé ses désinences normales, non accentuées, mais non muettes, ni même simplement affaiblies à un degré quelconque.

Notre langue est demeurée barytonique, c'est-à-dire qu'elle possède des mots à finale en a non tonique, qui sont accentuées sur l'une ou l'autre des deux syllabes précédant cette finale, ainsi qu'il sied à un parler essentiellement roman, beaucoup moins hybride que le provençal moderne.

Nice n'a pas impunément vécu sous l'autorité ultramontaine de la Maison de Savoie, de 1388 à 1792 et de 1814 à 1860. Sous le duc Emmanuel-Philibert, à partir de 1562, l'italien est devenu la langue officielle du Comté, ce qui n'a pu manquer d'influencer notre dialecte.

À partir de 1792, le niçois a subi deux empreintes, l'italienne qui continuait, les prêtres sardes restant les seuls instituteurs; la française, de nombreux Français s'installant sur la rive gauche du Var. En 1814, ils restèrent sur place. Lorsque les frères des écoles chrétiennes ouvrirent leurs écoles, en 1834 avec des cours en français et en italien, les deux langues étant également officielles dans la ville et dans le Haut Var, les édiles de Nice firent observer à Turin:

— La classe des petits marchands, boutiquiers et autres n'a aucune connaissance de la langue italienne et ne parle absolument que le français. Les ouvriers sont dans la nécessité de franchir le Var pour faire leur apprentissage et travaillent la majeure partie du temps pour les familles étrangères qui viennent en grand nombre habiter cette ville pendant six mois de l'année et qui ne parlent que la langue française. Les marins se forment la plupart à bord des bâtiments de la marine de Louis-Philippe et les ports de France sont ceux où ils doivent aborder le plus souvent pour l'exportation des productions locales.

La conclusion du rapport était que l'enseignement de l'italien au peuple était dépourvu de tout but pratique, cette langue n'étant employée à Nice que par les personnes exerçant quelque profession libérale ou par les employés de l'ordre judiciaire ou administratif. Il n'en restait pas moins que par la rédaction des actes publics, tous en italien dans les tribunaux et les administrations et presque tous par devant les notaires, cette langue s'insinuait dans le parler local.

Une question capitale est celle des origines du nissart.

Caïs de Pierlas nous entretient, dans sa préface de la chronique niçoise de Jean Badat, de la langue provençale qui se parlait sur les deux rives du Var. L'expression, qui laisserait entendre que d'Arles à La Turbie le même parler était répandu, n'est pas heureuse. Je préfère Joseph Bres proclamant dans ses *Considerazioni sul dialetto nizzardo*:

— Cependant, je crois être dans le vrai en disant que les nuances, les graduations observées par tous les linguistes dans les différents dialectes, insensibles entre pays voisins, au contraire si importantes entre les points extrêmes jusqu'à rendre les dits dialectes incompréhensibles entre eux, devaient dès alors plus ou moins exister.

La chute de l'Empire romain brisa l'unité de la langue qu'était devenue le latin dans le peuple. De cet énorme tronc, que la hache barbare avait coupé net, jaillirent, dans les régions libérées d'un pouvoir central, une foule de branches, des bords de l'Atlantique à ceux du Pont-Euxin. Pourquoi se refuser à croire qu'un langage spécial se soit formé sur le sol niçois?

Joseph Bres, qui n'aimait pas accompagner de sentences les documents qu'il découvrait, a prononcé ce jugement remarquable:

— S'il est vrai que l'italien se soit infiltré dans notre dialecte avec quelques phrases, quelques paroles ou quelques variantes d'orthographe, nous pourrions le justifier par la position géographique de notre pays. Si la domination de la Provence contre laquelle, soit dit en passant, Nice s'est constamment révoltée, ne nous avait pas si fortement liés à sa langue pendant la période de sa plus grande influence et de toute sa splendeur, il est probable que la transition entre notre dialecte et le génois aurait été moins sensible, tandis que la corruption s'est faite dans le sens provençal.

Nice dépendant jusqu'en 1388 d'Arles, puis d'Aix, où triomphait un langage illustre, a vu son parler populaire subir une de ces empreintes qui, données dans la jeunesse, ont des portées lointaines et définitives.

D'où tirez-vous la preuve que le pays de Nice s'est créé après la chute de Rome un langage particulier? me direz-vous. Lisez la Vida de Saint Honorat, légende en vers dialectaux que publia le troubadour Raymond Féraud.

Le poète est natif de la rive gauche du Var. Son père est seigneur d'Ilonse. Il écrit, vers la fin du XIIIe siècle, toujours sur le terroir qui deviendra notre Comté:

En la Roqua tenc sa mayson,
Priols en la val d'Estaron.
Ecoutez:
Et si deguns m'asauta
Mon romanz ni mons ditz.
Car non los ay escritz
En lo dreg provensal,
Non m'a tengan a mal;
Car ma lenga non es
Del drech provensales.

Sardou croit voir là un appel à l'indulgence. Mais non! L'écrivain avertit que sa langue surprendra les habitués de la cour. Habitant les terres extrêmes de la Provence, il s'exprime dans le langage particulier de son terroir.

Il est donc bien imprudent de dire que le niçois n'est qu'un sous-dialecte du provençal, une sorte de langage corrompu. Il l'est bien moins que le provençal où le souffle venu du Nord par la haute vallée du Rhône a gagné, dès les Angevins, au XIIIe siècle, les bords de la Méditerranée.

La situation géographique de Nice est autre. Notre pays présente cette particularité d'être, par le littoral, une terre de passage et dans ses vallées une région de résistance autochtone. En outre, tous les chemins, à partir des cols de Tende, des Fenestres, de la Cirieja, du mont de l'Euchastraye, de la Tête de Sanguinaire et de la vallée de Chanan, convergent vers Nice, où aboutit le Paillon. Sans cesse, la source fraîche du langage montagnard vient purifier la capitale de la province qui est un centre obligatoire. Un courant pénètre notre pays par son flanc occidental, mais il n'est pas important.

Le langage niçois est plus près de celui des Cévennes et du Frioul vénitien que de celui d'Aix.

Un observateur profond, le docteur Fodéré, qui parcourut notre Comté sous la Révolution, n'a-t-il pas inscrit sur ses feuilles de route:

— C'est un patois... propre au pays et qui n'est ni provençal, ni piémontais?

Fodéré savait quel était le particularisme profond de notre province:

— La nation des Alpes-Maritimes a un type à elle, qui la fait distinguer des Provençaux, des Piémontais et des Liguriens. Elle ne diffère pas moins des habitants des Alpes de la Savoie, avec lesquels on la confond souvent.

Nous sommes donc nous-mêmes. Mais comme notre littérature est pauvre, comme notre dialecte a été peu étudié! Si l'art est difficile et demande de longues méditations dans l'ombre religieuse du cabinet, qu'attendre d'un pays dont l'habitant est sans cesse tiré au dehors par la fête de la nature et où l'enfance, longtemps pétrie par des frères ignorantins, n'a pas été tournée vers l'art depuis des siècles?

Eynaudi médite sur nos pères.

En 1822, Rancher publie La Nemaïda:

Pertout trouvas de gen, cu dreg, cu assetat,
Lou moussèu de giambon, e de roustit gelat
Parton, ch'es un plesi, e Bachus e l'ostessa
Su toui lu festinié fan ploùre l'alegresa.

Ou remplace l'u latin dans trouvas. Mais dans giambon o exprime aussi ou. De même comment lire ploùre dans ploure!

En 1848, dans L'Oste de Frigando, François Guisol écrit:

Es che farias error

La seda e lou velut non fan pas lou signour.

Comment lire noun dans non, si o n'est pas remplacé par ou, comme dans signour?

Eynaudi constate les illogismes de la graphie des Nissarts.

Une discipline est nécessaire. Ne trouvant pas chez ses prédécesseurs une règle digne d'être suivie, il décide de draper la langue de son pays, qu'envahit l'influence française, dans le vêtement provençal.

Il se penche sur ces sept poètes qui, le 21 mai 1854, avec Roumanille et Mistral, au castel de Font-Segugne, concertèrent la restauration de la littérature de leur terroir, et, d'un coup, décidèrent de ne plus gâcher leur temps dans les sociétés farcies de non-valeurs ainsi que de se débarrasser de ces vieux troubadours anarchiques impénitents, ignorant encore que rien ne doit être moins livré au hasard que le rythme et que son expression.

Il écoute A.-L. Sardou qui, en 1881, lança un exposé du système rationnel d'orthographe niçoise suivi d'une déclaration d'Eugène Emanuel, pourtant de cœur italien, en faveur de la réforme orthographique de l'idiome niçois, au nom de l'Escola Felibrenca de Bellanda, qu'il venait de créer pour faire collaborer les écrivains des deux rives du Var. Il lit attentivement l'étude du linguiste sur l'idiome niçois publiée sous le patronage de la Société des Lettres, Sciences et Arts, et va, le 5 mars 1882, applaudir Mistral, à la Bourse du Commerce, à l'assemblée générale de la Maintenance de Provence qui s'y tient.

Certes, toutes les décisions des félibres ne sont pas excellentes. Il pense, comme Victor Emanuel préfacier en 1884 des Canson niçardi de son père Eugène, qu'il y a lieu d'appliquer leur orthographe à notre patois, mais d'une façon raisonnée et consciente, et non pas aveuglément, ainsi qu'on pourrait le croire. Il faut trancher pourtant.

Il n'écrira plus, comme La Nemaïda.

— Ma se che la natura achi soagna e conserva; mais il orthographiera: — Ma ce que la natura aqui soigna e counsèrva.

III

DANS LES SOCIÉTÉS

Il y aurait une fort amusante étude à écrire sur les sociétés locales où, autour de ce mot vague dans tant de cerveaux de Nissa, se sont formés bien des groupements, sans cohésion et sans doctrine. Beaucoup font œuvre de vanité en fréquentant ces associations. On ne peut que constater qu'ici le secrétaire général d'une société devient souvent bien vite le président d'une autre, similaire. Quelques Nissarts notoires sont des parasites venus pour puiser chez les autres, qui la livrent innocemment, cette substance qu'ils n'auraient pas eu la patiente volonté de créer en eux à force de lectures, d'observations et de réflexions. D'autres traditionalistes, en nombre — sont mus par un orgueil puéril du terroir, qui leur fait croire leur pays le plus beau du monde, le plus riche en histoire, le plus panaché en sujets d'études, le plus prodigue d'intelligences, avec une impressionnante galerie d'aïeux. Ils parlent avec satisfaction de leur race, si vieille que l'évocation des Ligures vient immanquablement à tout propos sur leurs lèvres.

Malgré que bien des pontifes y observent des silences profonds, les agrégations d'éléments locaux laissent toujours une impression de confusion.

Deux raisons, à mon sens, en sont cause.

Si Nice repousse tant les Provençaux, que les Génois et les Piémontais, c'est que sa population constitue un pouding d'individualités de toutes sortes, semées sur le même coin par les hasards de la vie depuis des siècles, à cause des passages, du port franc, des désertions, puis des saisons. Il n'y a pas de type niçois. Chaque habitant du Comté, aux hérédités différentes, est une énigme à découvrir. Nos concitoyens n'ont d'autre lien commun que les habitudes imposées par le climat et dans leurs manifestations politiques, l'intérêt. Comment seraient-ils d'accord lorsqu'ils se réunissent. Au surplus la jalousie est telle chez eux qu'ils nient toute valeur locale. Ils entraveront toute bonne volonté. Nul ne percera.

Dans ce milieu disparate, le parler est mouvant. Sur le littoral, il devient de plus en plus traînard. Pouort devient pouart, mouort, mouart, lu ferit sont remplacés par lu blessat. Les terminaisons et deviennent nettement etc. Paquete bufete, tourniquete-club, prononce-t-on aujourd'hui.

Eynaudi, le patient chercheur, toujours à l'affût du secret de sa langue et de l'âme éternelle et fuyante de sa province aux mille faces, sait d'avance quelle est l'insuffisance des assemblées auxquelles il se mêlera, mais son amour du pays, son goût de l'observation, font qu'il se joint aux entreprises de maintenance de son pays.

C'est en 1903, année où il vient de faire paraître l'Armanac Niçart, qu'Eynaudi se jette dans l'action. Il est un des promoteurs, le principal de l'Acadèmia Rancher, qui prend corps sous la présidence du comte de Cessole. Le but de l'association est la conservation de notre langue, de nos traditions et l'étude de notre histoire. Il arrive que peu à peu l'Acadèmia Nissarda en sort. Le but de ce nouveau groupement est le même: éditer les principaux écrivains locaux, Rancher, Guisol, Martin-Saytour et traduire en français Niçæa Civitas, ouvrage de notre historien, l'abbé Gioffredo.

Henri Sappia est nommé secrétaire général de l'association, qu'annonce L'Eclaireur du 19 mai 1904. Nice-Historique, qui depuis 1898, s'attachait à l'étude du passé du Comté, en devient l'organe. Eynaudi n'est pas fils de père niçois. Il se voit fermer la porte du nouveau groupement. Chacun sait qu'avec les statuts de la plus ancienne des sociétés traditionalistes du Comté, Rancher, Guisol, Garibaldi, n'auraient pu en faire partie.

En 1903, aussi, Eynaudi monte, avec quelques amis, au cimetière du Château, où il dépose une gerbe de fleurs sur le tombeau de Rancher. Chaque année, la cérémonie se répète. Des démarches multiples sont faites auprès de la municipalité pour qu'elle ne laisse pas dans l'abandon la dernière demeure du chantre de la cité. Le 20 juillet 1919, il organise une grande manifestation près de la dépouille de l'écrivain. Il la relate dans L'Armanac Nissart de 1920. Il se produit que, l'été de 1922, au retour d'une cérémonie d'anniversaire, sur le boulevard Mac-Mahon, au Café de l'Univers, où les manifestants font halte, naît, avec une demi-douzaine de bons niçois, le groupement Les Amis de Rancher.

Eynaudi, qui fut l'âme de la société, s'en trouve un simple membre. Le désaccord naît bientôt dans le groupe. Les uns sont félibréens, les autres nissardants, par principe, fidèles de Rancher jusque dans sa graphie. Pas de plan. On décide la réimpression de la Nemaïda. C'est fait sottement, sans illustrations évocatrices d'une époque périmée, sans préface, sans notes explicatives sur les personnages de ce sous-lutrin, talis qualis. Peut-être a-t-on voulu n'avoir recours à personne pour ne pas mettre en valeur quelqu'un? Brusquement, on décide de recueillir les chansons niçoises. On palabre, on discute. Finalement, ceux qui ont réellement œuvré dans cette pétaudière se lassent, reprennent leurs chansons et les éditent pour leur compte. On aurait pu honorer Rancher par un monument, dont la valeur aurait, en quelque sorte, fait pardonner la médiocrité du sujet traité, et voilà qu'on encastre, dans un coin de maison banale, un buste quelconque. Aussi, soudainement, on s'empare de la mémoire d'Eugène Emanuel. On fixe par un bas-relief de Jean Gale, la figure romantique de l'auteur de La miéu bella Nissa. Devant Rancher on prononce des discours consignés avec l'orthographe félibréenne, alors qu'il écrivait à l'italienne. Devant Emanuel, qui écrivait presque comme un félibre, l'on change et l'on emploie l'orthographe étymologique de Pierre Isnard.

A la fin, voyant que le groupement reste éternellement flottant dans ses amitiés, dans ses directives, dans son enseignement littéraire, en tout, Eynaudi prend le parti de le quitter.

Pour consoler Jùli d'avoir été si cavalièrement écarté de l'Acadèmia, on l'en a entre temps, nommé membre correspondant. Voilà qu'on le vexa dans un concours. Il démissionne, abandonnant à leur sort des soci qui se refusent à poser une antenne dans le peuple pour en surprendre le langage et en capter les mœurs, n'entreprennent pas le dictionnaire, ne publient pas les auteurs locaux et laissent à d'autres marquer dans la pierre et dans le bronze les célébrités de leur petite patrie, alors que lui, l'ancêtre, a reçu le premier, des mannes des aïeux, la pieuse consigne de ses lares.

En 1903, encore, Eynaudi fonde l'Armanac Niçart dont nous parlerons. Il le crée à ses frais, l'imprime manuellement. En 1928, faute d'argent, il doit passer sa publication, pour qu'elle ne périsse pas. En 1931, l'organe change encore de mains. Son cher Armanac, qu'il avait en partie lancé pour l'orthographe mistralienne ne répand plus sa leçon.

— Il faudra sortir de l'Ecole des Chartes désormais pour bien comprendre le dialecte, dit-il parfois en plaisantant, il doit lire sans approuver, dans le calendrier lu mes de San Ginan et dans la liste des festins ceux de Gulhaume, lu 10 de fevrier, 26 de mars, premier mecre de maï, premier mecre de la Madalena, 14 d'agust, 9 d'uttobre, 11 de novembre, 3 de desembre.

Eynaudi se rend compte que le créateur doit travailler seul, s'il veut conserver sa personnalité et ne pas être écoeuré par les déboires. En 1901 avec sa pièce Lou Cagancio, n'a-t-il pas rénové le théâtre nissart? Depuis François Guisol, acteur en 1848, mort en 1874, aucune œuvre dialectale nouvelle n'avait été jouée. Et, son initiative heureusement suivie, voilà qu'il n'a même pas de troupe pour se produire.

Jùli rentre chez lui. Il rapproche tous les tiraillements, provoqués dans la vie des sociétés, par l'ignorance des uns, l'entêtement des autres, l'orgueil, l'envie. A la lueur de l'expérience, il approfondit davantage encore la question niçoise.

Il reste fidèlement attaché à la forme félibréenne. Cependant il attribue plus d'importance au particularisme de sa province, qu'il a vu s'affirmer dans tant de manifestations imprécises.

Un phénomène le surprend. Quoique venus plus de 200.000 dans une cité, hier encore de 35.000 âmes, les Niçois d'adoption se fondent avec l'élément local. Beaucoup, immédiatement conquis, ne tardent pas à devenir plus niçois que les Niçois. Il le constate. Sa langue comporte un son grave qui révèle un caractère spécial. Ceux qui la parlent savourent leurs mots, qu'ils retiennent dans la bouche, comme de délicieux raviolis. Notre dialecte ignore la volubilité italienne, et ne chante pas à la manière du Provençal, qui a l'assent. L'après-midi du samedi, au café Garach, de la place Arson, les ouvriers causent attablés. La rumeur est sourde. Aux mêmes heures, à Saint-Tropez-de-Provence, un tumulte retentit dans les bars. Combien d'autres différences ne lui faudra-t-il pas encore découvrir? Quelle vérité profonde y a-t-il dans les centres de résistance régionale?

Eynaudi réfléchit.

Votre Comté n'est qu'une façade, un mot, lui dit-on. Vous ne formez qu'un agglomérat. Si votre pays existe, c'est qu'entre des régions nettement caractérisées, vous ne formez pas une race. Nice se défend parce qu'elle ne peut être gagnée par personne.

Eynaudi réfléchit.

Que sortira-t-il du creuset local? Nos vieux, désaxés, en 1860, par le changement de la langue officielle, des lois, des mœurs, se sont trouvés en état d'infériorité, gauches, noyés dans une invasion de gens plus instruits, plus riches. Beaucoup se sont aigris. L'amalgame accompli, une race ne sortira-t-elle pas, sur la Riviera, de tant de croisements, qui ne peuvent manquer de produire des intelligences?

Eynaudi n'admet pas qu'une méditation ne mène pas à une action. Il prend la décision d'entreprendre ce dictionnaire, dont il n'a jamais cessé d'entendre parler.

Il veut travailler. Nice deviendrait-elle cosmopolis ou rastapolis. Tant pis! Il aura déposé un herbier dans un coin de bibliothèque.

Sa porte est bien close. Il s'assied devant son pupitre.

IV

L'ARMANAC NISSART

L'Armanac Nissart n'est pas une idée nouvelle à Nice. Pour l'an 1873, les milliers de Niçois qui franchirent les monts en 1860, afin de rester fidèles à la maison de Savoie, firent paraître, à Turin, chez G. Baglione, une Strena Nizzarda (Etrennes Niçoises), que préfaça le séparatiste Joseph André. Vers et proses, presque tout l'opuscule est écrit en italien; cela seul montre quel abîme devait désormais séparer ceux d'en deçà et d'au delà des monts. Une seule chanson est écrite en niçois, une satire de l'annexion, Lo plebiscito de Nissa.

Dans notre ville, en 1881, Jean-Baptiste Trabaud publia Fra Serengla, qui mérite d'être marqué d'un souvenir, n'eût-il produit que Vigilia d'elecioun, dont il est question ailleurs.

Le médiocre Jules Bessi publia quelques Estrena Nissardi, qui méritent aussi peu d'attention que la pile de ses plaquettes et de ses poèmes de circonstance.

Ce n'est pas à ces essais que pense Eynaudi, en préparant son Armanac Niçart de 1903. Il songe aux sept félibres de Font-Ségugne, qui ont pris pour emblème une étoile à sept rayons, en l'honneur de la Sainte-Estelle, dont c'était la fête, le 21 mai 1854 et ont confié à cette étoile le destin de l'Armanac Prouvençau, qui ne cessa pas de paraître à partir de l'année suivante.

Son but est double: Doter enfin d'une règle les expressions littéraires de son pays. Dans un esprit de large accueil, commencer en outre une collection précieuse, groupant de beaux écrits sur le terroir et des pages de notre littérature dialectale.

Sa publication ne sera pas populaire comme l'Armanac Prouvençau, où la vie du village est saisie en des croquis incomparables. Il évitera aussi de n'être qu'une sorte de recueil littéraire de l'année, comme L'Annu Corsu qui, en 1923, commencera sa publication.

Tout en présentant son pays en beauté et en sauvant le plus possible de son passé. Jùli entend amuser son lecteur. S'il lui annonce la distance qui le sépare des étoiles, ce n'est pas pour le glacer d'épouvante, devant des gouffres de trillions de kilomètres.

— L'Armanac, annonce-t-il, gracia au siéu fiéu special pou nèn dounà li distànça de li plu raprochadi.

Des tantiflada égaient ses bas de pages. Rossini demande à sa femme quelle différence existe entre elle et une montre. Sur son silence, il répond:

— Es qu'una mouostra m'indica l'oura, e que tu la mi fas demembrà!

Le Niçois est rabelaisien; les termes gras ne l'effarouchent pas. Emile Négrin a noté: Nous avons entendu des dames employer tranquillement des termes dont la traduction française les eût fait rougir de honte.

Ne vous étonnez pas de rencontrer sous sa plume:

— Que diferença fes entra una bella fiha e un faioù?

— Una bella fiha vous fa souspirà lou couor; lou faioù vous fa souspirà doù cuou.

Mèstre Jouan demande à son fils quel est le nom de l'animal qui fait hi han! hi han!.

Et l'enfant de regarder son père:

— Augi pas lou ti dire.

Il n'y a pas que proverbes, bons mots, fables, poèmes, tableaux du jour dans l'Armanac. Un plan s'y dessine. Eynaudi traduit en niçois la présentation du país de coucagna qu'était notre cité en 1830, et due à l'observation méticuleuse et définitive d'Edouard Corinaldi.

Il commence à recueillir nos œuvres dialectales. Il publie des poèmes d'Eugène Emanuel (1817-1880). Mettant en valeur le meilleur de nos écrivains, hélas! si faibles, il nous le présente narrateur d'une belle partie de plaisir près des flots endormis de Saint-Jean, épris des plaisirs champêtres du brandi doù village à Contes, ou méditatif:

Un trau pèr si casa
Cercan touta la vida
Ma non pouden quieta
Jusqu'à coursa acomplida
Alora un trou
N'en douna lou repau!

Il reproduit La mieù bella Niça, chant du soldat, qui s'est battu pour l'indépendance italienne sur les champs de bataille de Lombardie et qui est chaviré de bonheur à la vue des collines au sourire éternel qu'il retrouve, glorieux emb'aù brout su lo pompon.

Jùli présente François Guisol (1803-1874), qui fut ouvrier tanneur comédien, professeur de danse. Il se planta depuis sur la place Victor, avec son violon et chantonna cocus ou filles délurées jusqu'à ce qu'une escarcelle bien garnie tombât à ses pieds. D'autres fois, il écrivit des pièces de théâtre et des poèmes. Ce sont La Bouquetière, La Paisaneta, L'Argen:

L'argen, l'argen
Ben qu'au poble
Sigue noble
L'argen, l'argen
Non fa pas la brava gen.

Il accueille Saytour, l'auteur de A li Baumeta avec un nouvè, Rancher, avec son trop connu Festin de Cimiez.

L'influence des Félibres est considérable dans l'opuscule. Frédéric Mistral y donne la primeur de Dins lou Trecamp, Devoluy de L'invocacioun à la mountagna que lui inspira, en 1902, la cime de La Calmette, près de Peïra-Cava. Eugène Jaubert y écrit, en provençal, la Crounico felibrenco.

C'est ainsi trop se laisser envahir. Dans l'édifice de l'Europe, nous sommes casés sur le même palier que les Provençaux. N'abattons pas la cloison et restons chacun dans notre appartement. Ne nous faisons pas absorber, littérairement, comme nous avons été sans cesse annihilés par Marseille, au point de vue commercial.

Le Comté de Nice est une réalité comme la Provence. Un augure d'outre-Var discourait un jour sur Le Comté de Nice et, avec un sourire dédaigneux, ajoutait mais où sont ses comtes?.

Les seigneurs de la Provence, d'ailleurs venus d'Espagne, puis de Paris, ne confèrent pas à cette région un titre de plus à la personnalité.

Au banquet de la vie ne soyons pas l'infortuné convive. Le seul fait d'avoir roulé de maître en maître suffirait à nous allouer une personnalité sur des titres plus solides que des parchemins de princes étrangers au pays. Rappelons avec Stéphane Bosio:

— Nice de Savoie, elle le demeura pendant près de cinq siècles. Durant une si longue période de séparation politique et morale, une population se crée, de générations en générations, une personnalité

distincte, avec des caractères indélébiles. Il suffit de regarder autour de nous ce que sont devenus le Canada après 200 ans de soumission à l'Angleterre; l'Amérique du Sud, après un siècle de rupture avec l'Espagne.

Mais Jùli a fait une part de son œuvre niçoise, celle de l'épurement. Il a commencé à arracher l'ivraie du champ niçois, où son invasion est maîtresse. Le moins possible de rimaire faciles, dignes d'un romérage de canton reculé.

En 1904, l'Armanac publie La Blea, plante chérie à François Barberis, et qui

Douna la vida
En li raïola, en lou farsun.

Pipo Casal, en 1907, recueille un armorial des lieux, des nobles et des évêques du Comté de Nice, qui restera incomplet. L'année suivante, l'Armanac porte son intérêt sur l'histoire. Le Discours sur le monastère de Sainte-Claire de Nice par Honoré Pastorelli y est publié d'après l'édition originale de Turin, de 1608. L'abbé A.-J. Rance-Bourrey, bel écrivain, le traduit et l'annote. En 1910 est signalé l'effort de Léon Barbe, pour rénover les traditions des mais. Hélas! que signifient de nos jours, à une croisée de nos rues, une flambée dont les tremblements ne vont pas ajouter la féerie fantasque de la lumière à l'indécis nocturne d'un poétique décor champêtre? Qu'évoquent ces attirails carnavalesques suspendus actuellement au travers de nos rues? Le mai de jadis, le vrai, n'était qu'une bigue coiffée d'une simple couronne de fleurs. Joseph Suppo étudie l'historien Augustin Carlone (1812-1872).

L'abbé Rance-Bourrey narre, dans l'Armanac de 1912, la pittoresque expulsion de Mgr Valperga, à l'arrivée des sans-culottes. Peu s'en faut que le prélat ne soit pendu haut et court. En 1913, il décrit l'installation à Nice de l'évêque Colonna d'Istria, après le concordat, en 1802. En 1914, Edouard Arène rappelle J.-A. Bovis, cette curieuse figure de Turretan, surpris par l'annexion en pleine formation intellectuelle et obstinément rebelle aux innovations françaises. Rance-Bourrey évoque le premier Lycée de Nice, sous la première réunion à la France.

L'Armanac salue, en 1920, la mémoire du docteur Alexandre Barety, dont l'action fut si féconde pour le traditionalisme et les Beaux-Arts du Comté. En 1921, Georges Doublet fait revivre dans un savant article Gioffredo, dont la chapelle dédiée à Saint-Maurice baptisa une part de notre banlieue. Pierre Isnard étudie le préparateur naturaliste Pie Louis Gal. En 1922, les historiens rivalisent d'originalité dans leurs productions. Joseph Bres consigne des: Notizie sulla famiglia Badat; Paul Canestrier, pour qui nos archives de communautés montagnardes n'ont pas de secret, un village niçois au XVIIe siècle; Georges Doublet, un sorcier niçois de la fin du XVIe siècle, des poésies dialectales de 1770.

En 1928, l'Armanac reprend sa publication interrompue sous une autre direction. De Niçart, il devient Nissart. Rien n'est plus juste. Nice n'a-t-elle pas toujours été la Nizza ou la Nissa de nos aïeux? Ne modifiez pas, je vous prie, le nom de notre grande famille. La nouvelle publication rompt définitivement avec quelques médiocres dont Eynaudi n'avait pas osé se débarrasser. Les Beaux-Arts prennent une part considérable dans la publication; les articles de plus en plus variés sont plus courts.

En 1935, Eynaudi en étant toujours resté collaborateur, ainsi que bien des siens, l'Armanac présente notre marche de terre d'oc comme une mosaïque de langage. Comment en serait-il autrement? Nice est un Gibraltar massaliote, quand la Ligurie s'étend jusqu'au Var, première frontière de l'Italie. Nice demeure massaliote quand Cimiez devient chef-lieu de la préfecture italienne des Alpes-Maritimes. La Roya-Bevera restent à la Ligurie. Sous les Comtes de Provence, La Turbie-Monaco est provençale, Sospel est génois. Puis Monaco passe aux Grimaldi de Gênes, Sospel à la Provence. Il est resté trace de tant de divisions dans notre langue, comme il est demeuré outre-Var, de Cagnes au Broc, bourgs du baillage de Vence qui a dépendu, sous les comtes de Provence, de la viguerie de Nice.

E. Boyer chante en sospellois:

Dôn vôs ëncaminas
Miôu pâurë fuèië giàunas,
Côma dë parpaiôns dëssërvëlas?
De dôn vënès? Da luègn o da vësin?
Da'n bôasc o da'n giardin?
Nôn vô fa tristas e nôn vôs alassa
O vent mëmë chë vôs ëstirassa?

Sully Maynard note en langage de la Haute-Tinée:

— Tanto Marietto, que fasès d'aquel fus dedins lou cadre?

La bouono vièlio m'a regarda estounàu a tira un gros planch, pi, a dich:

— Se fougoussias de per a qui, sàuprias l'estoria. Ous òu counterai, e vous, òu dirès as jouvès e coum'oco, sauprann respètar cenque lous vieills lous laisserann.

Clerissi écrit en mentonnais:

Cura Magiù arriba
se vè sùs' a riba
ginest' e rumani
de fiù tute garni
e ra russa fantina
a ra brisa s'enclina
e r'ègheta ent'u valan
vu murmuira 'na cançan.

Louis Notari vante en langue monégasque U mesté d'u paysan, le métier du paysan:

U ciù belu d'i mestei
è u mestè che fà u Paisan,
ne r'ünvidiu finta i rei,
papi, veschi e... u gran sultan.

Un armanac aussi divers ne manque de curiosité, d'autant plus que les Nissarts y écrivent chacun à leur manière.

V

LE DICTIONNAIRE DE LA LANGUE NIÇOISE

En novembre 1931, Eynaudi décide de commencer par fascicules la publication du Dictionnaire de la langue niçoise.

Au mot félibre est précisée la portée de l'ouvrage. Le mouvement du félibrige, né en Provence, s'est répandu dans les régions voisines avec un esprit regrettable d'annexion qui lui a nuï. Mais il a contribué puissamment à sauver le passé et la cause du Midi perdue au Moyen Age par ceux dont les descendants s'en sont proclamés les porte-drapeau.

La graphie provençale n'est adoptée que par esprit de vulgarisation, sans considération scientifique.

Comme il n'a vécu que souta-castèu, Jùli décide aussitôt de n'écouter que le langage qui monte au dôme ventru de la cathédrale et celui des coteaux qu'observe le candélabre de son clocher. Il recueille toute la richesse d'un dialecte qui a diminutifs et augmentatifs,

aguia, aguiassa, aguieta. Il donne la conjugaison des verbes si souvent irréguliers. Il cite la grammaire de Calvino et de Sardou pour expliquer l'usage qu'il fait des lettres. H est mis après C pour indiquer le son tch: chamineia. J devant une consonne vaut dj: lou pous de Jacob, lou Jesu. E bien entendu vaut é. L'u français et provençal, n'existe pas en italien. Il conserve en niçois la valeur française sans être coiffé d'un tréma. L'u italien est remplacé par ou: lou farassoun.

Eynaudi écrit: noun, et cependant, comme les Provençaux, ce qui est illogique, il écrit claveleron, qui se prononce claveleroun. Il écrit aussi l'aurange, pour le son l'aorange.

L'ouvrage d'Eynaudi vient après celui de l'abbé Pellegrini: Premier essai d'un dictionnaire niçois, français, italien, Nice, 1894, œuvre d'un vieux prêtre de tendance ultramontaine; après celui de J.-B. Calvino: Nouveau dictionnaire niçois-français, Nice, 1903, plus complet, mais composite; après celui du regretté docteur Louis Camous (de Nice): Lexique niçois, français, provençal, Nice, 1930, œuvre d'un médecin qui, ancien maire de Châteauneuf, connaissait à fond la vallée du Paillon. Dans Les Annales du Comté de Nice, Pierre Isnard a entrepris de rassembler les noms dialectaux niçards pour l'étude des sciences naturelles dans le Comté de Nice.

Le Dictionnaire groupe les mots selon leur origine: Foga — fougous — fougousamen; — front; aug. frontas; dim. Frountet; frountal, ala; frountiera; frountispici; frountoun.

La majorité des mots niçois n'ont pas de pluriel. La fea, li fea; la frema, li frema; la fiera, li fiera, lou fidé, lu fidé; lou fiéu, lu fiéu; l'enfan, lu enfan. Eynaudi souligne les quelques mots qui ont un pluriel, la

bugadiera, li bugadieri; la lachiera, li lachieri. Ces mots font exception parce qu'ils sont restés, en somme, employés comme des épithètes. On dit lou bugadié, lou lachié.

Nous lisons des locutions: Bastian countrari, Madame Real es mouarta. Le Dictionnaire les explique. Vous pourrez méditer sur l'application des mots en lisant des textes d'auteurs locaux. Eugène Emanuel vous donnera une impression de terreur avec ce fantôme Pellegrin errant sur ces crêtes désertes et raviniées où frappe le tonnerre qui laisse des légendes de peur, après ses coups.

Se l'average si degouola,
Se la gragnola pista tout,
O se la mula fa la fouola
E dei plantun manja lou brout,
S'ai enfan li ven la magagna
E se la frema fa de trin,
Es la terrou de la mountagna,
Es lou Fantaume Pellegrin!

Vous pourrez lire La Bouquetiera de François Guisol, A li Baumèta de Martin-Saytour, l'Ode à Nice de Jùli Eynaudi.

Souta lu mount surgènt tant aut,
Doun l'oulivié au jou s'argènta,
Davant lou flot jouious que mènta
Quoura l'azur es sèmpre caut,
Mouostres asprous e turbulènta,
L'Alpa caiant m'ai siéu ressaut
L'infernal e proumié sursaut
Doun boufa un vènt que si lamènta.

La Blea, de Barberis; de vieux chants populaires, Lou Rossignòu que vòla, Lou tint doù moulin, Lou gibous, Adiéu paure Carnaval, de ces chansons politiques qui égayèrent les luttes héroïques de la Vieille-Ville divisée en deux partis, lou pèbre (L'Eclairer) et lou ris (Le Petit Niçois).

Jean-Baptiste Trabaud, observateur amusé de toute cette agitation, a écrit sur l'air d'à li Baumeta:

Li a una clica,
Dintre lu vièi quartié,
Li a una clica
De gènt sensa mestié;
Davant li voutacioun
S'en van da Bourrioun,
Tout en fumant la pipa,
Li diön: — Bourrioun,
Vènga de tripa!

D'autres chansons auraient pu être citées: Lou plebiscitou de Nissa, de Barberis, Lou muraou... mais... L'ouvrage fait une exploration dans le passé. Au mot La Turbia, vous trouvez des pages de Raymond Féraud, qui fut peut-être le seul troubadour authentique de Nice. Au mot Poète, vous voyez rappelé que le 27 décembre 1701, au passage de Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, femme de Philippe V, des poissonnières de notre ville entonnèrent une chanson niçoise, œuvre du chanoine Charles Garin. Au mot councert est reproduit le poème Lou Councert dei Passeroun, que Passeroni, l'auteur de Cicerone, intercala dans son œuvre, en 1772. L'ouvrage vous rappelle qu'en 1794, aux séances de la Société Populaire, la citoyenne Aglaé charma l'assistance par ses chants en nissart.

Eynaudi ne s'est pas borné à réunir des termes et à citer des auteurs, il a accompagné les mots de proverbes pleins d'ironie humaine, souvent d'une saveur du cru et suffisant peut-être par leur ensemble à fixer l'âme locale, Qu escouta lou medecin bèn leù viéurá coum' un mesquin, Scrutin, couquin, Qu noun ascende, noun resplende, Parla, ma noun escriéu, Qu a bïco a fam, qu a moussa a pan, Tira maï un pel de moussa que cent boù, Passat la fèsta, acabat lou sant, Enfan e can sènton qu bèn li fan, Mai pènde, mai rènde, Judici vengut, bèn perdut, Qu mé enfan si coucha, merdous si leva, Plueia d'abrieù, mana de Diéu, La luna setembrina es la mai clarina. L'olivier dit Fai-mi paùre, ti farai ric.

Le pays est décrit. Voici sa montagne.

Nice offre cette originalité de montrer, en janvier, tout voisins, le mas joli que le soleil brûle et dore et la maison, basse et massive, rude, aux rares ouvertures, précédée de piliers qui soutiennent l'auvent. L'édifice trapu est tendu contre la véhémence des éléments. Des pierres accablent son toit.

Que de sensations différentes procure notre province, cette Alpe au pied tropical. Deux heures de volant et, au sortir de rives épanouies dans l'ivresse du jour, les soirs d'hiver, quand l'air glacial balaie le vallon neigeux, on peut savourer la joie sauvage de la conquête primitive sur l'âpre nature et se blottir auprès de la cheminée, où le feu de bois sautille en d'alertes gambades! En bas, les palmiers, l'ombre bleue rêvant sur les coteaux qui déclinent calmement jusqu'à la rade et si près le linceul de mort déchiré par des crêtes vertigineuses sur lesquelles s'acharnent des souffles hurleurs.

La montagne de Nice présente, sur un labyrinthe de gouffres tors, une foule de cimes de toutes formes, pics pyramidaux, crêtes arrondies en dos de mulet ou découpées en dents de scie. Ces sommets sont striés en tous sens, ruinés, enserrant des éboulis, des chaos hérissés d'arêtes, montrant des versants que noircit la sapinière, des villages et des chapelles posés dans le désordre. Le pays bondit dans un élan excessif au-dessus de la mer, dont le lac d'or ou d'argent apparaît toujours de quelque faille pour mettre en valeur son érection.

La montagne de Nice! Quel contraste! De la cime de Peïra-Cava, vous découvrez, l'été, la douce mer bleue sur laquelle se penchent des collines d'un azur à peine un peu plus fort. Elles semblent diaphanes tant le site est emporté par un vertige de lumière. A vos pieds, c'est le printemps, en juillet, le gazon piqué de fleurs les plus vives et les plus capiteuses.

Mais, que vienne un coup de vent, des nuages pressés se lacèrent aux crêtes qui vous dominent et se précipitent dans les vallées. Soudain le tableau se fait autre. La chute des monts niçois ne figure plus qu'une tourmente héroïque. Vous ne savez plus quel septentrion romantique et wagnérien vient de vous envelopper. Les grands arbres, raidis contre l'orage, portent, vous le découvrez soudain, la trace de l'écrasement des neiges. Dans un fracas de tonnerre, vous ne tardez pas à voir s'effacer le décor de l'Hellade. Quelle variété!

Vous dominez des lieues et des lieues de terrain bouleversé. Les souvenirs vous assaillent. Vous revoyez.

Dans la pierre bronzée se cachent des recoins de fraîcheur, où murmure un fil d'argent parmi le plus herbeux des tapis; dans un cirque crénelé de hauteurs, où des névés sont accrochés aux à-pics nus, dort un petit lac d'acier sous les orgues des autans; des chalets sont appendus aux versants abrupts où l'eau cascade; en bas le torrent gronde; à des tournants de vallons sont blotties des bourgades auprès de clairs bouleaux, de mélèzes au feuillage léger, vision nordique de grasse verdure qu'inonde la lumière du plus pur Midi.

Par une série de belles pages sont fixés des tableaux locaux. Paul Bourget décrit la salle de jeu du Casino de Monte-Carlo; Colette Willy, la Promenade des Anglais; Louise Ackermann, la retraite sur le déclin de la colline; Jean Lorrain, la forêt alpestre, la mer de nuages; Margueritte, le Carnaval; Sardou, le vieux Nice; Nietzsche, Maeterlinck et Farrère, la lumière du Comté; Guillaume Apollinaire, les pèlerins piémontais arrivant chaussés de poussière à Laghet.

Jean Wallis évoque:

C'est dans la Nice vieille une rue où l'enfant
Et la bête se mêlent,
Une rue où l'église aux murs d'un ton de blanc
Eteint est la cible des hirondelles.

Victor Rocca brosse un tableau pittoresque, les joueuses de loto à quelque croisement de ruelles sordides du Babazouk, des femmes aux seins flasques, des affreux cartons verts.

Théo Martin se complaît devant les fuyants visages des flots.

J'aime la mer étrange
Qui change
En de brusques remous
Et qui, rageuse,
En écume neigeuse,
S'élève tout à coup!

Le Dictionnaire qui, avec une loupe minutieuse, sait chercher tant de détails du pays de Nice, sait le voir de haut, tout entier, de la cime du Gelas:

En bas, le lac cerclé par de brutales pentes,
Plaquait sa note calme en cet effondrement
Des monts croisés dans un désordre véhément,
Qui se précipitaient vers les ondes dormantes.

Au nom de chaque village sont ajoutées les appellations locales de ses habitants et de ceux de ses hameaux. La Trinité-Victor est l'asile des Ternitaires. De son terroir dépendent le vallon de Laghet (lu valounié), Les Vignasses (Vignassié), Le Quartier (Quarteirenc), Laghet (Aghetan), Castèu (Castelan), Spraes (Sprætan), Souanes (Souanetan).

Le surnom des habitants de chaque localité est indiqué.

Ne citons que le bassin du Paillon. Quelques sobriquets sont dus à l'alimentation des indigènes, les Niçois sont les Caga-blea, les Luceramene qui se nourrissent de panisses sont les Panissié; les Falicounenc, les Månja-cèba; les Tourretan, les Månja-pouata; les Levensan qui se régalaient d'escargots frits à l'huile sont les Fricàssa-bana. Des surnoms sont dus à la situation des lieux, dans un bas-fond. A la Madalèna vivent les Båbi; à l'Ariane et à la Grave-de-Peille les Betous; à Borgheas les Embetat; à la Vernea les Pautié. Des défauts inspirent certaines noumenaia. Les Contois, si rusés qu'il faut quatre genouvès pèr li enganà sont des Trèmp' oli; les Scloussian des Supèrbi; les Escarenasc, des Taia-boursa, des Gènt de cadèna, des Barbetaire; les Peihasc, des Avoucat, des Verbi-poutens. De par leur genre de vie, les Touesc, qui chassent les martes sont les Martoulié, les Berrenc, qui enfument leur intérieur à force d'y brûler des branches vertes de pin, sont des Estubat, les Sant-Andriounenc sont des Destrùge-roca; les Bendejunenc, qui châtrent les porcs, des Crèsta-pouorc. Les gens de l'Abadie inférieure, où se maintinrent les derniers tisserands de la région, sont les Coulougnié; ceux de l'Abadie supérieure sont immobiles au point d'être appelés des Estaciounàri. Les Peihounenc conservent l'humble calen, aussi sont-ils appelés les Farassoun. Certaines noumenaia sont peu flatteuses; les Coaraziens, les fouol; les Drapenc, mauvais caractères ou eczémateux, les Rougnous, — les Cantarounenc, les Couioui; les Blausasquié, assez naïfs pour planter des aiguilles dans les champs, avec l'espoir de les voir devenir des barres de fer, des Plant'-agnia. D'autres sobriquets rappellent un souvenir de fait important consigné dans une lointaine chronique.

A Châteauneuf, où quelques familles furent poursuivies dans des procès de sorcellerie, les Madounenc, sont encore appelés lu Mage, etc.

Le Dictionnaire présente ainsi le folklore: Le folklore du pays de Nice, terre de passages, qui a, de plus, été foulée par tant de maîtres, région de montagnes et de ports méditerranéens, ne peut qu'être des plus complexes.

Qu'y a-t-il de particulièrement niçois dans les mœurs de notre province, pénétrée par tant d'influences, pressée entre la Provence, le Piémont et la Ligurie qui sont si différents? Presque rien, pour qui creuse.

Pouvons-nous proclamer qu'un vieil air soit vraiment loral? Qu'affirmer chez nous? Les troupes étrangères, qui ont occupé nos villes, ont fait retentir sur nos places des ritournelles qui ont été conservées.

N'oublions pas que Les Annales du Comté de Nice ont demandé si le chant du Roussignò que vòla n'était pas d'origine serbe?

Bien des souvenirs sont restés à notre halte sur le chemin des armées, et des mots. Notre port nous a fait prendre des goûts du Nord, comme celui du stockfisch.

Grâce à Paul Canestrier, que de mœurs de jadis de notre montagne ont été sauvées, accordailles, relevailles, façon de se saluer, exorcisme, superstitions.

Les habitants de Saint-Brès, écrit-il, à l'approche d'un orage intempestif menaçant de déverser la grêle, avaient coutume de sortir de l'église la statue très ancienne de leur patron. La statue vermoulue finit par se désagréger. Il y avait à côté de l'église un vieux poirier sauvage qui n'avait jamais donné de fruits. On l'abattit, et, dans le tronc, on fit sculpter par un villageois de Barels un nouveau saint Brès qui d'ailleurs, ne manquait pas d'allure. Un jour, l'orage grondait. Le curé et le conseil de fabrique alertés firent sonner les cloches et sortir le saint sous la grêle. Le saint refusait d'intervenir. Une bonne vieille presque centenaire, leur dit:

— Veès pas qu'aquéu pichoun couioun es encara troù jouve... Li capisse rèn... Aiguessias un pau mai souinat lou bouon vièi... aurias pas vouostre blad pèr terra... Anà-lou lèu escoundre, que noun pihe un rume de cervèu.

Louis Pin a recueilli pour le Dictionnaire les cris de la rue et les jeux d'enfants de Nice. Quelle précision!

Les marchands de soca ambulants portaient sur la tête et posaient à chaque arrêt sur un tréteau une vaste tourtière. Ils allaient chercher leur clientèle sur les chantiers, à l'heure de la merènda et, à la sortie des cigarières, à la manufacture des tabacs. Les plus fortunés poussaient un petit charreton recouvert de zinc et contenant un réchaud dominé par trois cases superposées, dans chacune d'elles était mise une tourtière.

Les marchands de soca s'annonçaient par cet appel:

— Soca, soquina, bela cauda!

Tout acheteur avait droit, moyennant un sou, à deux tranches et au chico. Le poivrier était laissé à sa disposition.

Les tableautins de Pin resteront.

Une bande d'espiègles se groupait parfois à quelque quartier de la Vieille-Ville et, décidée à faire le ravage, s'enfourrait dans une porte. Brusquement, elle sortait en poussant des cris de sauvages. Dégringolant en trombe des escaliers de la ruelle Saint-Augustin, par exemple, les gamins renversaient les paniers, bouscullaient les éventaires, fermaient les portes et les volets qu'ils pouvaient atteindre, agitaient toutes les clochettes. Le groupe qui se livrait à ce jeu turbulent ne pouvait manquer de provoquer bientôt des clameurs de protestation. Aussi la marmaille s'efforçait-elle de se tasser le plus possible, chacun voulant éviter de rester le dernier, qui, presque toujours, récoltait quelque coup de trique dans l'aventure.

Ou encore:

Un petit proposait parfois à un camarade naïf de l'accompagner en lou gerp, pour y chercher un nid. Le malin ne tardait pas à dire qu'il en avait trouvé un et convainquait son compagnon de la nécessité de le laisser monter sur ses épaules pour grimper sur l'arbre. — Fa-mi esquinèta, lui demandait-il. Parvenu à ses fins, il se mettait à lui caucà li espàla jusqu'à ce qu'il s'aperçût de la plaisanterie. Ce jeu s'appelait lou nido de càuca-càuca.

Avec Frédéric Maurandi, Eugène Faraut, Théophile Bermond, Peirani, Burnel, Roubaudi... le pays de Nice vit tout entier dans le Dictionnaire.

La terreur des tempêtes. — Les ouferta. — Les processions fanatisées. — Le lavement des pieds. — L'incendie de la vieille barque. — Les Mais, les Cendres, le Presepi. — Lou poum fleurit de Peille. — Les mets préférés. — Le nomadisme des villageois du Haut-Comté où le territoire de la même commune peut présenter jusqu'à 2.000 mètres de différence d'altitude et où la vie alterne entre la vila et la grange. — Les chamada. — Le charivari. — La cendroulau, révélatrice des liaisons amoureuses. — La bernada, punition de la jeune fille volage. — Le Carnaval de village, etc...

Les costumes de jadis sont décrits, vieux vêtements en peau de chèvre des montagnards, bonnets noirs et rouges des pêcheurs, culottes de burre des pâtres, escoufia, cairèu et capelina des femmes.

Avec Fodéré et Philippe Arbos, le Dictionnaire s'intéresse aux pâturages alpestres. Près de la villa percée de loggias qu'encensent des fleurs éternelles, quelle évocation que celle des charniers, des bourgs qui, en octobre, s'apprêtent à être ensevelis par la neige durant tout l'hiver.

Les habitants de la haute vallée de la Tinée, observe Fodéré, apprennent de bonne heure à jouer de la vielle et d'autres instruments avec lesquels ils vont dans les villes de France exécuter cette musique ambulante qui interrompt souvent délicieusement le repos de la nuit...

J'étais à Saint-Dalmas-le-Selvage, la veille du départ de la caravane; le maire, vieillard respectable, chez qui j'étais logé, avait fait signe à ses enfants et à toute cette jeunesse qui allait partir; au milieu du dîner, j'entendis une musique ravissante (qu'on me passe le terme) exécutée par un grand nombre d'instruments, qui me délassa de toutes mes fatigues, qui me fit oublier la neige tombant à gros flocons et l'horrible situation de ce village. Le lendemain, il n'y avait plus que les vieillards, les femmes et les enfants.

Gustave Laurent décrit, au mot littoral, nos rivages dentelés, au large desquels naît ce courant côtier qui, après avoir enlevé une partie des boues du Rhône, va les déposer d'Aigues-Mortes au Cap Cerbère et a ainsi, depuis l'époque préhistorique, empâté la côte jadis découpée du Languedoc. Avec Roubaudi, Fodéré, vous parcourez nos rives, nos grottes. Avec Guyot, vous étudiez nos bandites.

Sous les climats les plus divers, tous les terrains, toutes les flores et toutes les faunes du monde se montrent sur notre province, le Dictionnaire ne l'oublie pas. Il fait aussi leur part à l'industrie des fleurs chère à Alphonse Karr, à la marqueterie, aux vers à soie.

L'art y a aussi une large place. Des citations de Labande, de Robert Duré, de Stéphane Bosio expliquent nos primitifs et cet art classique des XVII^e et XVIII^e siècles à la fois riche, élégant et somptueux. L'attention est portée sur le fort enterré de Villefranche, créé au milieu du XVI^e siècle et qui ne devait avoir de pareils qu'à partir de 1760, au fort de la Malgue à Toulon. Nice, avec sa lumière fuyante et son cadre monumental, n'a pas eu chez les peintres le reflet qu'elle méritait. Le Dictionnaire n'oublie pas cependant Carlone, l'historien qui surprit le mystère de cette lumière gris-perle vêtant d'une poussière de gemme les masses précises de nos lames de monts qui se chevauchent.

Quelques légendes s'ajoutent à tant de notations scientifiques: le Pont du Diable d'Eze, Le bàu dóu pin du vallon de Laghet, le genêt de Roquebrune, la reine Jeanne mangeant ses enfants à Roccasparviera. Humbert Ricolfi fixe la légende du diàu qui a été pris au visc, près de Contes.

Peut-être, par la collection de ses extraits d'études historiques, le Dictionnaire aura-t-il plus tard une portée plus considérable qu'on ne pense. Le pays de Nice, qui fut massaliote, romain, provençal, génois, savoisien, a vécu un drame analysé par les auteurs italiens de Gênes et de Vintimille, Frederico Donaver, Girolamo Rossi, de Monaco, Labande, Saige, de Provence, Bouche, Papon, Bousquet, de Manteyer et de Piémont. Gioffredo, le principal historien de Nice de jadis, a écrit en italien sa Storia delle Alpe Maritima, et en latin sa Nicaea Civitas. Notre histoire est si complexe qu'elle ne sera écrite que le jour où un auteur envisagera de lui sacrifier sa vie pour la développer en plusieurs volumes. Il faut des pages et des pages pour expliquer honnêtement les fluctuations de son passé, ses interpénétrations, ses résistances de masse, ses explosions de personnalités jetées de part et d'autre comme Masséna, Bosio, Auguste Blanqui, Garibaldi. Il faut recueillir toute une bibliothèque de livres de diverses langues pour rassembler les matériaux de tant d'aventures. Peu de gens ont une fortune suffisante pour l'acquérir; au surplus, les ouvrages en sont devenus introuvables. On consultera volontiers le Dictionnaire. Les jalons qu'il a posés sur la route incertaine du passé sont autant de points de repaire d'où partir.

Complexe pays de flux et de reflux, où les régimes se succèdent en créant des apparences d'effacement, où le passé s'incruste toujours et où quelque chose de particulier ne cesse de crier. D'aucuns en sourient. Ils rappellent ce poète national Jules Bessi (1844-1908), qui rédigea une brochure intitulée La question de Nice, en trois langues, nissart, français et italien. Le chapitre niçois concluait à la fondation d'une république indépendante du Comté. Le français soutenait que Nice était française, l'italien qu'elle devait demeurer à l'Italie.

L'ironie est facile. Ne concluez rien de définitif sur Nice.

Réfléchissez. C'est une marche et le premier grand homme qu'elle a produit, dépassant le cadre régional, est un beau peintre, Louis Bréa. C'est un caravensérail d'oisifs et il a fait naître un héros de la cause prolétarienne, l'enfermé. Son passé est un tourbillon et voyez quelle est la solidité de la racine provençale de son langage.

L'histoire de Nice, dont les périodes se suivent disparates, doit être disséquée sans parti-pris. Elle est fractionnée au cours de l'ouvrage.

Les mots grotte, ligure, rappellent que notre pays fut des premiers habités; iscripcioun signale les milliers de gravures rupestres découvertes près de Saint-Dalmas-de-Tende, à des hauteurs variant entre 1.900 et 2.000 mètres. Les habitats romains, les voies des Gaules, les routes médiévales, l'alliance avec les Arabes, l'invasion sarrasine, les comtes de Provence, les princes de Savoie, la vie ardente et magnifiquement organisée du moyen âge avec ses statuts protecteurs de privilèges, la puissante noblesse féodale brisée en 1621, la Ligue, la régence troublée de Christine, la lutte de la Maison de France et de l'Empire, les sièges de Nice, les Barbets, les guerres révolutionnaires, les illustres passages, les illustres naissances, le commencement des saisons d'hiver avec les Anglais au XVIII^e siècle, et d'été avec les Russes peu avant l'annexion de 1860, les grands Carnavals de réputation mondiale de 1879, les vieilles villas, l'art néo-provençal de 1922, le Dictionnaire niçois aborde toutes ces questions.

L.-H. Labande, Robert Latouche, Stéphane Bosio, Paul Canestrier, Humbert Ricolfi, le docteur Louis Camous, le docteur Magnan, Caïs de Pierlas, Joseph Bres, Henri Moris, Georges Doublet, le chanoine Rance-Bourrey, l'abbé Baudoin, Combet, Gioffredo, Urbain Bosio, J.-Bte Toselli, Victor Emanuel, Joseph Levrot, André Cane, Mélarède, les chroniqueurs Scaliero et Bonifassi sont les guides sûrs qu'a suivis le Dictionnaire.

Sa collaboration est vaste. A-t-il eu raison d'agir ainsi? Béatrice Elliott a dit au sujet de cet ouvrage, qui a fait appel à tant d'auteurs:

— Il est des écrivains du terroir dont la langue niçoise ne nous apprend rien de fondamental sur le sens propre du mot niçois ou même de la foule qui peuple le Comté.

Il en est d'autres étrangers au pays, qui ont eu la divination du sens complexe de l'agglomération niçoise.

Le Dictionnaire, en choisissant des citations prises au dehors, a su éviter un véritable écueil et a accompli une œuvre locale de haute portée par la juxtaposition des choix les plus divers.

Jean Desthieux a prononcé, à son tour, son jugement sur l'œuvre d'Eynaudi :

— Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc en phonétique pour reconstituer par la pensée le travail qui a diversifié les langues humaines. Dans un pays comme la France, où presque tous les habitants parlent la même langue, avec les mêmes mots, il est parfois malaisé de s'entendre en raison de l'extrême variété des accents qui ne changent pas le graphique du mot, mais modifient les phonèmes. Or, l'accent est une affaire de climat, d'hérédités et d'influences étrangères. Le provençal italianise, le catalan hispanise, l'alsacien germanise le vocabulaire français. Et les mots qui composent ce vocabulaire, issus de radicaux latins, grecs, berbères, celtes, etc., ne sont pas nés différemment.

Il y a deux mille ans, on ne parlait pas plus le latin de Cicéron dans les diverses parties de l'Empire romain qu'on ne parle aujourd'hui la langue de Gabriel d'Annunzio dans toute l'Italie, ou la langue de Paul Valéry dans toute la France, ou la langue de Mistral dans toute la Provence. Chaque groupe ethnique a son accent et modifie la musique des mots suivant des lois que je ne connais pas, mais qui sont certainement à l'origine de l'altération des radicaux de même souche, et de la diversité des langages.

Si je compare le Trésor du Félibrige, à l'œuvre de Littré, c'est parce que ce monument fixe un moment idéal de l'évolution du langage. Si j'applaudis à l'effort de Jules Eynaudi et si je compare son œuvre à celle de Mistral, c'est parce que son Dictionnaire de la langue niçoise contribuera à découvrir peut-être l'une des lois qui expliqueraient l'évolution des terminologies. Je suis convaincu que les philologues se trompent, s'ils négligent le témoignage spontané de la nature vivante qui s'exprime par des vocables semblables, mais différents selon les lieux où on les perçoit.

Je considère donc l'œuvre de Jules Eynaudi comme un travail de laboratoire, comme une expérimentation localisée, comme un témoignage scientifique de géographie et de psychologie humaines. Si nous possédions un monument de ce genre aussi consciencieusement établi pour toutes les provinces d'oc et pour tous les pays de langue romane, on pourrait, en les comparant et à condition d'avoir des documents contemporains, établir une constance de la phonétique de nature à expliquer les caprices climatiques de l'accent et les lois qui commandent l'évolution du langage.

Comme celui-ci est la condition même de l'entente entre tous ceux qui parlent et qui pensent, je me permets d'estimer que l'entreprise d'un J. Eynaudi est d'un intérêt inévaluable et que des travaux aussi désintéressés, aussi gratuits que les siens, devraient être bien plus honorés par une Société saine que le jeu des romanciers à la mode.

VI

L'ECRIVAIN

Ne demandez pas à l'œuvre d'Eynaudi d'exprimer la féerie de la Méditerranée, dont les feux blancs piquent comme sous une averse les flots qu'ils pointillent, ni celle des pics alpestres, tout étincelants de diamants, de topazes et de saphirs, embaumés d'un parfum de miel, au premier rayon de soleil.

Ne cherchez pas dans ses écrits les embardées vers les éthers, ni des dissolvantes sentimentalités, ni cette dissection atroce du cœur par laquelle certains d'entre nous, ne se contentant pas d'être cruellement exposés dans la jungle sociale, se compliquent la vie par des souffrances imaginaires.

Un vers chante dans ma mémoire, à la lecture de Jùli :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Une saveur particulière, toute une philosophie indulgente se dégage de l'observation des humbles à laquelle il se livre avec un flegme malicieux. Son langage est clair, simple, dépourvu de toute emphase. Les premières méditations d'Eynaudi l'ont conduit à tordre le cou à l'éloquence.

Jùli n'est pas de ces froids rimailleurs, dont le travail hors de la spontanéité est commandé par le mot qu'ils entendent amener. Il ne compose pas une patiente mosaïque, briseuse de tout élan du génie. Il ne construit pas, comme beaucoup, des liaisons entre termes estimés curieux ou rares.

Lu Parvengut, qu'a publié Nice historique, est caractéristique de la manière de notre auteur.

Jùli excelle aussi dans le conte. C'est toujours dans la vieille ville, parmi les petites gens, qu'il va chercher son inspiration.

Un Bairoulenc, Goustin Tabuseia, decidet un jou de calà à Nissa, encargat da soun paire d'anà faire quauqui prouvista e pagà de nota à divers fournisseur. Couma poudès saupre, Bairouol es un pichoun país tranquile que n'a pas d'istoria, li distracioun li soun rari, ma que faire?... chètò quauqui partida à la quadreta, o bèn encara doui pounch à li bocha...

Inutile de vous dire que jamai la Coumèdia-Francèsa, ni men una tournada Baret noun li s'èron arrestadi...

Vous laissi un pau pensà, se lou nouostre grihte èra radius!...

— Diès, poudé avé un jou de libertà, anà vèire Nissa e li passà una bella journada...

— Que mirai!... passejà sus l'avenguda, si moustrà en un cinemà, si vèire assetat en un gran cafè, godre lou ben-èstre, escoutà la musica!...

— Vous dièu, Goustin Tabuseia, de li pensà, noun pleguet l'uei de la nuech; finda, de gran matin, siguet levat, e lèu alestit, vestit de li fèsta, metènt à proufit la carreta d'un vesin, li s'ajouquet, noun sènsa avé embrassat toui lu sièu, lu qual, aco, l'imaginas, li faguèron touti li recoumandacioun d'usànça:

— Goustin, vas à Nissa, duerbe l'uei e lou bouon; mainàja la tiéu bursa... fai que noun t'assìpes...

— Capìsses?...

— Lou nouostre brave curat ti dèu avé proun dich... e patin-coufin, una recoumandacioun noun asperava l'autra...

Ma que pouè faire, à Goustin Tabuseia, tant de recoumandacioun, et que sèmpe respoundia:

— Vouoi!... e vouoi!...

— Noun tarzà de reveni...

— Vouoi!...

— Noun demenbrà lu tièu, à Bairouel, e resouvèn-ti que sias d'aquèu país...

— Vouoi!...

Basta, parte e lou camin que separa Bairouol de Nissa, es fach en un tèms assé court. Goustin arriba e lèu s'apressa de fair touti li coumissioun dounadi; lou boursat es bèn garnit, — lou rei en aquesto moumen es manco soun coumpaire, e crès bouon, après avé viroulat en toui lu caire, de soudisfaire lou siéu apetit. S'encamina vers la Pairouliera, doun li an parlat d'un bouon oste, pintat tout de vert, à l'ensigna:

— Aqui si béu e alègre s'està.

— Es aqui! si di Goustin, e couma un lamp li s'abriva. Saluda:

— Eh bouonjou! Mèstre...

— Siéu iéu, Goustin Tabuseia, de Bairouol, e veni au vouostre mi regalà.

— Siguès lou benvengut!... Douna-vous la pena de v'assetà.

E lèu lou Bairoulenc piha plaça vis-à-vis d'un ome estirat au lambic, pourtant una barba négra quitran, que tal un can afamegat ti rouiava una coustelèta. Aquesto, era talamen preocupat que gaire faguet cas au nouvèu arribat.

— Que pouden vous servi, beù moussu? di à Tabuseia un'avenènta doumestica.

— Tout cenque voulès...

— Pouden vous dounà, pèr coumençà, doui bouoni tripa, una doba qu'embauma! un mouceù de merlan, vedeù mé de tantifla roustidi, cougourdoun farcit, griada...

— Basta!... pourta-mi, vous tourni dire, quaucarèn de càut!... Ai un fam, ma bella!... ma aloura un fam, sabès!...

E li ti sièrvon una jatà de tripa e lou rèsta sègue tour à tour; un boucoun noun aspèra l'autre; grignota couma un benurous, e lou nouostre Bairoulenc ti sarapa couma quatre.

En lou fra-tèms, l'ome à la barba nègre, pensiounàri de l'oste, pagant à la mesada, si pana lu moustas e s'alestisse à parti; règla en metènt doui cent lira dintre un sietoun.

Goustin, qu'alucha, noun crès lu siéu uès!...

— Lou mèstre de l'oste sènsa façoun, couma se rèn noun fousse, ramassa lu doui bihèt blu...

— Credièure! si diguet lou Bairoulenc, aqui ti fan brua!... t'estranguolon sènsa ti faire cridà, t'espion couma un lapin!... O paure Bairouol! doun siés toubat!

E ja calcula lou siéu plan; trova que la sauça es pu cara que lou pei...

— Lèu debana la darniera pourcioun servida, e metènt à proufit lou moumen que lou mèstre es en couïna, lest glissa un bihèt de cent lira dintra una sièta, pi plan-planin la s'esbigna, countènt de poudé s'en sourti à mitan près.

Ma l'aubergista léu s'apressa e veguènt la souma souorte de l'oste pèr rejougne lou nouostre Bairoulenc que sabateava...

— Eh?... eh l'amic?... — O de Bairouol?... noun courrès tant vito?... asperas... — E lou rèsta?...

— Lou rèsta?... lou rèsta?... respouonde Goustin si revirant, lou rèsta?... es à Bairouol que v'aspéri!...
Despi loura, lou Bairoulenc, quoura li acapita de veni à Nissa, mai noun demembra de si pourtà lou cavagnou bèn garnit... — Bèn de passeroun si pihon à la vescada, ma l'oste: A qui si bèu e alègre s'està jamai n'a plus revist Goustin Tabuseia.
— Es à Bairouol que l'aspèron!...

En 1901 Eynaudi a commencé à se produire. On allait jouer Lou Cagancio. La pièce avait été éditée avant d'être interprétée. Sa publication avait irrité la question de l'orthographe. Ch remplacé par qu avait paru à certains une énormité digne d'une correction, d'une frandacioun. Jules Bessi, qui veillait sur sa nation, vint, avec quelques amis, créer incidents sur incidents, à la porte du théâtre et tenter d'écarter le public. Eynaudi répondit à l'attaque en faisant lire, au début de la représentation, une lettre de Mistral:
— Grâce à vous, Nice redevient cap de Provence. Votre œuvre est fruit de terroir et chacun voudra en goûter.

Jùli met en scène Lou Terno, en 1905. Bèumourin, employé de la préfecture, a une fille, Madaloun, que courtise un assidu de la maison, le barbon Andrin Pitoco. Mais le cœur de la belle s'est déjà enflammé pour un jeune galant. La mère de Madaloun penche pour celui-ci, le père hésite. Il arrive finalement que les deux soupirants se rencontrent un jour. Cette découverte éclaire que Goutin est un enfant naturel abandonné jadis par le frère de Pitoco. Voici nos deux prétendants en famille. L'oncle fait passer sa sympathie pour Goutin avant son amour. Il s'efface en sa faveur.

En 1922, Eynaudi fait jouer, à Parisiana, à l'avenue Malausséna, une pièce en vers, et en deux actes, Lou Retour de Pierrot qu'il édite ensuite.

Notre héros est enthousiasmé de se retrouver, fortune faite, entre ces coteaux que dau Var en Riquié courron vers la Marina, après un long séjour dans la capitale doun l'aiga e lou bachas noun fan qu'un gros pastis!... Voici qu'il rencontre Colombine, sa maîtresse de jadis, qui l'avait quitté pour suivre le riche Arlequin. Arlequin est devenu pauvre. La belle n'hésite pas. Elle tombe à nouveau dans les bras de Pierrot que le bonheur comble. Goûtons:

En l'oumbra dei valoun, doun lu jouan bletounèon,
Lu lièucré fan l'amour e repepiounèon!...

Et:

Que mi venès cantà de vé Nissa en janvié,
Clafit d'avanturié o de noble estrangié;
Lu cafè, lu tripot, lu teatre, li fèsta,
Vèire lu cinemà que vous roumpon la tèsta,
Li coursa de cavau, d'aero, de batèu...
Sièrvon qu'à diverti lu rasta, bèn d'aucèu!...

En 1926, au théâtre Victor-Hugo, au boulevard du même nom, est représentée Una bouona plaça. Boufèti, chargé de diplômes, est obligé de demander une place à un marchand de bois du vieux Nice, Couliandri.

— Diès?... cinquanta kilo de bouosc... bèn!... bèn dur!... oui!... au vouostre servici, merci! Veès, Boufèti, un l'aima dur...

Boufèti répond:

— E à toui li embarcas lou mouol pèr lou dur... Qu noun sau faire lou siéu coumerce, n'a qu'à fermà boutiga... (à part) Qu flàta, grata!...

Et Couliandri de conclure:

— Anen, véu que mi capissès... avès l'ària inteligènt...

Entre temps, dans l'Armanac Nissart, dans Les Annales du Comté de Nice, dans L'Eclaireur du Soir, dans L'Essor Niçois, Eynaudi répand contes et nouvelles.

En 1922, l'Acadèmia Nissarda, à son banquet annuel qui rassemble les Soci, à la Machina, à Saint-Roch, donne une médaille d'or à Jùli pour l'ensemble de son action littéraire.

Eynaudi est un des dialectaux qu'a distingués L'anthologie des poètes méditerranéens contemporains, dont Louis Bertrand a préfacé la section consacrée au Comté de Nice.

Louis Génari manque à ce florilège, mais Pierre Isnard y est présenté par de ses plus purs poèmes.

Jùli se voit décerner, en 1930, le prix Aurel, par le Club des Dix; le 14 mars, un banquet réunit ses amis dans un caveau de la vieille ville. Des discours sont prononcés, une plaquette, que Jean Wallis publie aux éditions des Annales du Comité de Nice les rassemble, en 1935.

La même année, l'Académie Méditerranéenne, qui vient de transporter son siège de Nice à Monaco, le nomme son correspondant à Nice, en même temps que son choix se porte, pour Monaco, sur un autre collaborateur de l'Armanac et des Annales du Comté de Nice, Louis Notari.

VII

EN FIN D'EXAMEN

Jean Wallis a dit à Eynaudi, à l'occasion du Prix Aurel:

— Allez, mon cher ami, vous n'êtes nullement à plaindre, le mauvais génie des gens de la croisade, que stigmatisait Mistral, n'a pu prévaloir contre votre bonne humeur et votre humilité.

Je répète sa prophétie:

— Le souvenir de beaucoup de nos mandarins actuels ne durera pas longtemps. Le souvenir d'Eynaudi persistera dans bien des cœurs.

Ferdy Cottalorda lui ouvre aussi volontiers les portes du temple de la renommée. Jules Eynaudi démontre lui-même, de la meilleure façon, que la Nice du passé est toujours debout, malgré les apparences de sa défaite et qu'elle résistera toujours victorieusement aux envahissements de l'inévitable progrès.

De son côté, le docteur Louis Camous, dans les Annales du Comté de Nice, écrit:

— Eynaudi marche son chemin rempli de pierres et de cailloux, parce qu'il ne voit ni les pierres ni les cailloux. Comme l'amoureux apporte tous les soirs à sa bien-aimée un modeste bouquet de fleurs des champs, Eynaudi apporte tous les soirs ad majorem gloriam suae civitatis, une contribution qui, déjà, le place, au premier rang des meilleurs d'entre nous.

La vanité, la gloriole, il les dédaigne; il ne sait probablement que son nom demeurera.

— Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre, peut-on dire en évoquant le talent particulier d'Eynaudi. Est-il si petit le verre d'une province! N'est-ce déjà beaucoup d'avoir pu pénétrer l'âme de son entourage, d'avoir commenté son cadre. Si chacun, au lieu de se perdre dans des idées vagues et superficielles, se confinait dans l'observation profonde de soi-même et de ses alentours immédiats, est-ce que la face du monde ne serait pas heureusement changée? Eynaudi, le traditionaliste, serait un précurseur si jamais l'on doit pouvoir faire une entité essentielle et éternelle de chaque province et voir se réaliser ce vœu exprimé dans L'Armanac Nissart:

— Que revivent les petites patries!

Ce n'est que par leur résurrection que nous gagnerons la paix. Les grandes nations actuelles englobent des groupements disparates, et cette confusion produit de terribles effets. Une mauvaise politique peut se perpétuer dans ces Etats, parce qu'ils sont composés d'éléments qui ne sont pas frères. Des hommes du Nord seront toujours enclins à regarder avec indifférence la douleur des Méridionaux, et vice-versa. On passe trop sous silence les facteurs de haine dans l'enchaînement des événements historiques. C'est la conséquence de l'éternel mensonge de beauté dont nous avons besoin.

Sur la base de sentiments méchants, il pourra être néfastement œuvré dans un pays très étendu.

Laissez, au contraire, chaque province décider de ses relations économiques, de la culture qu'elle choisira, de deux, si elle le juge utile, et de trois, si elle tient à son dialecte. Vous aurez ainsi plus de souples transitions de nation à nation. Les frontières uniront au lieu de diviser.

En allant vers l'émiettement, on va vers la grandeur.

BIBLIOGRAPHIE – HISTOIRE

- Des bords aux monts niçois. (Illustration de Henry-Marie Bessy.)
- Sous le Signe de l'Olivier.
- La Carte du Comté de Nice (Armanac Nissart).
- Le Français langue officielle à Nice, sous la Restauration Sarde (Armanac Nissart).
- Les Haltes de Bonaparte à Nice (Union Générale des Corses).
- Pour le Cinquantenaire de Joseph Garibaldi (en collaboration avec Stéphane Bosio et Humbert Ricolfi). Annales du Comté de Nice.
- Inédits de Schuhmeister, premier espion de Napoléon Ier (La Corse Libre et L'Eclairer du Soir).
- Belvédère sous la Révolution (Annales du Comté de Nice).

- Le Comte Michaud de Beuretourt, Alexandre Ier et le Pape, en 1825. Le maréchal de camp Félix Raynaldi de Belvédère (en collaboration avec Paul Canestrier). (Les Annales du Comté de Nice).
 - La Révolution Française et le Consul de France à Nice (1789-1792). (L'Eclaireur du Soir).
 - Lantosque sous la Révolution. (L'Eclaireur du Soir).
 - La Trinité-Victor, chroniques historiques. (L'Eclaireur de Nice et du Sud-Est).
 - Nice vue par les Consuls de France au XVIII^{me} siècle (1749 à 1791). (L'Eclaireur du Soir).
 - Nice vue par les Consuls de France au XVIII^{me} siècle (1713). Annales du Comté de Nice.
 - Le droit de Villefranche de 2 %, dans les archives du Quai d'Orsay. (Eclaireur du Soir).
 - Les fluctuations politiques de Nice. (Eclaireur du Soir).
 - Préfaces de:
 - Dapè doù Fougueiroun, de Jules Eynaudi.
 - Beaulieu-sur-Mer, d'André Cane.
 - En collaboration:
 - avec Jean Wallis: Jules Eynaudi au Club des Dix (Prix Aurel).
 - avec Jules Eynaudi: Le Dictionnaire de la Langue Niçoise; Historique du Pays de Nice (en cours de publication).
- Dans la même collection:
- Béatrice Elliott — Louis Cappatti
 - Louis Cappatti — Jean Wallis.

© CIEL D'OC – AVOUST 2004